Féeries

Études sur le conte merveilleux, XVII^e-XIX^e siècle

6 | 2009

Le conte, les savoirs

Que peuvent les savoirs pour le conte – et le conte pour les savoirs ?

Tales of Knowledge and Knowledge of the Tales

Aurélia Gaillard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/feeries/696>

DOI : 10.4000/feeries.696

ISSN : 1957-7753

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2009

Pagination : 9-19

ISBN : 978-2-84310-140-3

ISSN : 1766-2842

Référence électronique

Aurélia Gaillard, « Que peuvent les savoirs pour le conte – et le conte pour les savoirs ? », *Féeries* [En ligne], 6 | 2009, mis en ligne le 15 septembre 2010, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/feeries/696> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/feeries.696>

QUE PEUVENT LES SAVOIRS POUR LE CONTE – ET LE CONTE POUR LES SAVOIRS ?

« L'analogie, dans les cas les plus composés, n'est qu'une règle de trois qui s'exécute dans l'instrument sensible. Si tel phénomène connu en nature est suivi de tel autre phénomène connu en nature, quel sera le quatrième phénomène conséquent à un troisième, ou donné par la nature, ou imaginé à l'imitation de nature ? Si la lance d'un guerrier ordinaire a dix pieds de long, quelle sera la lance d'Ajax ? Si je puis lancer une pierre de quatre livres, Diomède doit remuer un quartier de rocher. Les enjambées des dieux et les bonds de leurs chevaux seront dans le rapport imaginé des dieux à l'homme. C'est une quatrième corde harmonique et proportionnelle à trois autres dont l'animal attend la résonance qui se fait toujours en lui-même [...]. »

DIDEROT, *Le Rêve de d'Alembert*¹.

COMMENCER PAR DIDEROT, et pas même par un conte de Diderot, les *Bijoux indiscrets* ou *l'Oiseau blanc, conte bleu*, plutôt que par Voltaire, dont le corpus de contes philosophiques semble d'emblée approprié à la question de la conjonction des savoirs et du conte, peut paraître, de prime abord, inadéquat. Pourtant, Diderot est pour notre propos, un penseur précieux : celui qui déclame « Nous touchons au moment d'une grande révolution dans les sciences² » postule que le raisonnement analogique est le fondement et même la seule voie de la découverte scientifique et philosophique. Le *Rêve de d'Alembert* présente ainsi, conjointement, (et tisse et entrelace et entortille) deux systèmes de références, deux traditions, deux modèles de pensée, cognitif et imaginaire : la science nouvelle ou plutôt le discours scientifique nouveau réclame l'usage

1. Denis Diderot, *Le Rêve de d'Alembert*, dans *Œuvres philosophiques*, Paris, Bordas, « Classiques Garnier », 1990, p. 280.

2. Diderot, *De l'Interprétation de la Nature*, dans *Œuvres philosophiques*, ouvr. cité, p. 180.

de « mots techniques³ », mais, dans le même temps, le raisonnement file les métaphores des fibres (cordes vibrantes, machines à tisser, faisceaux et réseaux, toiles d'araignée, grappes d'abeilles, etc.) pour énoncer un nouveau savoir anatomique, vitaliste et sensualiste. Et il n'y a là aucune contradiction. Parce que l'analogie, pour qui considère que tout se tient, tout a son résultat, son équivalent dans la nature⁴, est l'instrument de connaissance le plus juste, puisqu'il est précisément le seul à permettre une résonance, c'est-à-dire un rapport, entre les parties d'un monde disjoint seulement en apparence.

Mais, pour nous, qui ne sommes plus forcément vitalistes et, en tout cas, sûrement plus à la manière de Diderot ? Que peut l'imaginaire et plus radicalement, plus étroitement, plus rigoureusement, que peut la merveille, que peut le conte de fées pour les savoirs ? Et, réciproquement, que peuvent les savoirs pour le conte ?

La question n'est pas nôtre, ou plutôt, elle n'est nôtre que depuis que les « Modernes » l'ont posée, car c'est précisément lors de la double refondation du merveilleux et de la science, autour de ce qu'il est convenu d'appeler la Querelle des Anciens et des Modernes, qu'elle émerge. La critique a ainsi souvent traité des deux ordres de transformation, d'abord celui du savoir⁵, de son image, de son discours, dans un contexte de sécularisation de la culture, d'essor mais aussi de spécialisation ou de « partage » des savoirs⁶ (on pense immédiatement à l'optique et la physique mathématique mais aussi aux sciences du vivant), puis celui, souvent donné pour corollaire, du merveilleux avec la démystification de l'ancienne Fable, qui est aussi la Fable des Anciens, sous couvert de critique des croyances, et la fondation d'un nouveau genre, d'emblée situé du côté des Modernes, le conte de fées. Mais la critique a encore peu réfléchi à la coïncidence des deux ordres de transformation ou alors, pour trancher en faveur de l'émergence d'un discours scientifique et réduire les contes à une littérature purement ornementale, ludique, sans enjeu, ou à un refoulé

3. « Quand on parle science, il faut se servir des mots techniques. » (*Le Rêve de d'Alembert*, ouvr. cité, p. 329)

4. « Je dis *analogue* ou *bizarre*, parce que tout a son résultat dans la nature [...]. » (*De l'Interprétation de la Nature*, ouvr. cité, p. 194)

5. On pense d'emblée au livre fondateur d'Alexandre Koyré, *Du monde clos à l'univers infini*, Gallimard, 1973 [1957].

6. Lise Andries (sous la dir.), *Le partage des savoirs (XVIII^e-XIX^e siècles)*, P. U. de Lyon, 2003.

(qui ferait retour dans le fantastique autour de 1800)⁷. De fait, la tradition critique de la « crise de la conscience européenne⁸ » voit dans la fin de l'âge classique la liquidation de la croyance fabuleuse⁹ et l'avènement de l'ère scientifique, le conte de fées étant alors conçu sur le simple mode de l'évasion, du pittoresque : « Quand on quitte enfin ces contes admirables, on trouve la vie si terne et si froide, qu'elle fait peine à vivre¹⁰. » Cependant Jean-Paul Sermain (et plus généralement le renouvellement des travaux sur le conte de fées dans la dernière décennie, et notamment le champ ouvert par cette revue ici même, *Féeries*) a montré ce qu'une telle vision avait de définitivement périmé : l'effet du conte moderne, qui repose, selon la belle expression de l'auteur, sur la « réverbération » d'une émotion enfantine¹¹, participe à la fois de la transformation du statut et du rôle de la littérature autour de 1700 et de l'émergence de nouveaux savoirs philosophiques et scientifiques, sur les mécanismes de l'entendement et la fonction de l'imagination¹².

Ainsi, Malebranche, Fontenelle ou Bayle contribuent paradoxalement à la fois à la critique de la fabulation, source d'erreurs, et à sa valorisation nouvelle en tant que puissance imaginative et sensible : certes, la Fable (antique) est « l'histoire des erreurs de l'esprit humain¹³ » mais, pourvu qu'on n'en soit pas la dupe, le plaisir qu'on en retire¹⁴ participe du mécanisme de la connaissance, depuis qu'il n'est plus (après ou autour de Locke) de connaissance qui ne soit d'abord sensible. Pour Fontenelle, et après avoir établi clairement la disjonction du vrai et du vraisemblable, la « Poésie » (entendons la littérature) et le savoir historique ne sont en rien incompatibles : au contraire, en suppléant aux « vides de l'Histoire », la littérature contribue à « nous l'apprendre mieux que nous ne la savions¹⁵ ». Il y a

7. C'est précisément cette révision de toute une tradition critique opposant l'émergence des savoirs et celle du conte merveilleux qu'entreprend dans ce numéro de *Féeries* l'article d'Yves Citton, « La science illuministe du merveilleux entre roman véritable et roman de magie ».

8. À la suite de l'ouvrage fondateur de Paul Hazard sans cesse réédité, *La Crise de la conscience européenne*, Paris, Fayard, 1961 [Boivin, 1935].

9. Sur cette question et sur la révision de la lecture de Paul Hazard, je renvoie à mon ouvrage *Fables, mythes, contes – L'esthétique de la Fable et du fabuleux (1660-1724)*, Paris, Champion, 1996.

10. P. Hazard, ouvr. cité, p. 336.

11. Jean-Paul Sermain, *Le conte de fées, du classicisme aux Lumières*, Paris, Desjonquères, 2005, p. 36.

12. *Ibid.*, p. 45-52.

13. Fontenelle, *De l'origine des fables*, dans *OC*, Paris, Fayard, « Corpus », 1989, t. 3., p. 202.

14. « [...] ils [les Anciens] s'en repaissaient parce qu'ils y croyaient, et nous nous en repaissons avec autant de plaisir sans y croire. » (Fontenelle, *De l'origine des fables*, ouvr. cité, p. 199-200)

15. Fontenelle, *Réflexions sur la poétique*, LVII, dans *OC*, ouvr. cité, t. 3, p. 146.

donc bien, à la fin de l'âge classique, une voie de conciliation ou du moins d'articulation entre les savoirs et la littérature, notamment fabuleuse. La voie est d'ailleurs celle-là même suggérée dans le célèbre *Parallèle* rédigé par Perrault, où il entendait comparer, certes, les Anciens et les Modernes, mais aussi « les arts et les sciences¹⁶ ». La méthode qu'il y prônait, était celle de l'induction¹⁷. Partant des sciences « exactes » (astronomie, géographie, navigation, physique, chimie, mécaniques « et toutes les autres connaissances, où il est incontestable que nous l'emportons sur les Anciens¹⁸ »), le raisonnement du *Parallèle* touche ensuite les disciplines du « goût et de la fantaisie » (l'Éloquence et la Poésie). Certes, Perrault se contente de juxtaposer les dialogues concernant les « savoirs » (deuxième dialogue) et la « littérature » (troisième pour l'Éloquence et surtout quatrième dialogue pour « la Poésie ») mais l'argumentation générale ne doit pas être perdue de vue. En effet, lorsque, dans le quatrième dialogue, l'Abbé défend le fabuleux et par là le conte merveilleux (les « contes de vieille comme celui de Psyché¹⁹ »), lorsque le Chevalier surenchérit d'un « je n'aime rien tant qu'à être bercé de ces sortes de fables²⁰ », il faut impérativement mettre ces assertions en perspective (en « parallèle ») à la fois avec les Anciens et avec les sciences. Avec les Anciens : le propos entre en résonance avec le dialogue précédent qui opposait le Président, défenseur des Anciens et des fables milésiennes, et le même Abbé, partisan des Modernes, qui dénigrait violemment lesdites fables : « Ces fables milésiennes sont si puériles que c'est assez d'honneur que de leur opposer nos contes de Peau d'Âne et de ma Mère l'Oye²¹. » Ainsi, il y a bien, une refondation d'un merveilleux propre à l'âge moderne (et à la nation française). Mais il faut aussi faire entrer la démonstration dans le schéma inductif général : ce merveilleux entre alors en résonance avec les « télescopes et microscopes » qui, depuis le début du siècle, et surtout depuis la fondation des Académies Royales des Sciences, de France et d'Angleterre, ont provoqué l'accroissement des savoirs cognitifs :

16. Charles Perrault, *Parallèle des Anciens et des Modernes, en ce qui regarde les arts et les sciences*, Paris, J.-B. Coignard, nouvelle édition augmentée, 1693.

17. « Cette méthode fournira une induction très naturelle, que si nous avons un avantage visible dans les Arts dont les secrets se peuvent calculer et mesurer, il n'y a que la seule impossibilité de convaincre les gens dans les choses de goût et de fantaisie [...]. » (Ouvr. cité, préface non pag., t. 1)

18. *Ibid.*

19. Perrault, *Parallèle...*, ouvr. cité, t. 2, p. 192.

20. *Ibid.*

21. Perrault, *Parallèle...*, ouvr. cité, t. 1., p. 298.

[...] la connaissance s'est augmentée depuis le commencement de notre siècle, et principalement depuis l'établissement des Académies de France et d'Angleterre, où par le secours des télescopes et des microscopes, on a découvert une espèce d'immensité dans les grands corps et dans les petits, qui donne une étendue presque infinie à la Science qui les a pour objets²².

Perrault postule donc un lien, mais ne dit pas lequel avec précision. D'autres conteurs ont su tirer parti, dans la matière même de leurs histoires, de cette révolution astronomique, optique²³ et physique : soit par l'invention d'objets scientifico-magiques (toutes sortes de lunettes, miroirs ou machines optiques²⁴) ou de personnages (la fée Cicloïde²⁵), soit par des jeux de renversement du grand et du petit, par la miniaturisation (la princesse Camion chez Lubert) ou le gigantisme (Micromégas chez Voltaire). L'univers féerique accompagne et prolonge la découverte des deux infinis et l'idée d'un monde désormais en expansion :

Notre voyageur connaissait merveilleusement les lois de la gravitation, et toutes les forces attractives et répulsives. *Il s'en servait si à propos* que, tantôt à l'aide d'un rayon de soleil, tantôt par la commodité d'une comète, il allait de globe en globe, lui et les siens, comme un oiseau voltige de branche en branche²⁶.

Que penser, néanmoins, de cet usage que Micromégas fait de Newton²⁷ ? Que penser au juste de cet usage que le conte fait des savoirs ? Voltaire, rusé, a pris soin de prévenir son lecteur par la conjonction improbable de deux termes « (notre voyageur) *connaissait merveilleusement* » : qu'est ce donc que « connaître merveilleusement » ? « Très profondément » selon l'expression figée (à merveille) ou cela suppose-t-il un mode particulier de connaissance — qui relèverait par exemple de ce que les Grecs appelaient *muthos* en opposition à *logos* ?

Si la question de l'intrication, d'aucuns (à la suite de Diderot) diront de l'hybridation, entre les savoirs et le conte merveilleux, n'est encore que discrètement posée ici ou là par la critique²⁸, celle des modalités

22. Ouvr. cité, préface non pag., t. I.

23. C'est l'objet de l'étude d'Anne Defrance dans ce volume.

24. Le conte qui en fait l'usage le plus systématique est sans doute *L'Optique des mœurs opposée à l'Optique des couleurs* de Deslandes, réédité par Bernard Roukhomovsky avec une présentation critique dans *Féeries*, n° 2, 2004-2005, p. 273-282.

25. Dans le conte de Louis de Cahusac, *Grigri* (1745) qu'étudie notamment Françoise Gevrey dans son étude, « Fées cartésiennes ou fées newtoniennes », dans ce volume.

26. Voltaire, *Micromégas*, dans *Romans et contes*, Paris, « GF », 1966, p. 132. Je souligne.

27. Voir Véronique Le Ru, *Voltaire newtonien*, Paris, Vuibert, « Inflexions », 2005.

28. Chez Jean-Paul Sermain (ouvr. cité) mais aussi pour les rapports avec l'histoire et la politique, dans le numéro 3 de *Féeries*, « Politique du conte » (2006) dirigé par Anne Defrance ; pour

de l'articulation entre les savoirs et la littérature, ou plus généralement encore du cognitif et de l'imaginaire commence à être déjà mieux étayée. La question des relations entre science et littérature a été progressivement inversée : alors que toute une tradition de philosophes ou d'historiens des sciences s'était attachée à évaluer la scientificité des œuvres littéraires, réduisant souvent la fiction à un agréable ornement²⁹, une nouvelle approche, postulant qu'il n'existe pas de représentation scientifique sans médiation et notamment sans langage³⁰, a consisté à étudier les textes scientifiques comme des textes poétiques. Fernand Hallyn l'a définie comme suit :

L'approche poétique, quant à elle, qui peut aussi être appelée une « rhétorique profonde », explore la formation des représentations. Elle a pour objet la science en train de se faire. Elle tente notamment de découvrir dans les processus d'invention et de découverte les traces d'une activité où un imaginaire tropologique (producteur d'opérations sémantiques, telles que la métonymie et la métaphore, conduisant à des transformations conceptuelles) et narratif (producteur de récits tels que des expériences de pensée, à valeur d'exploration et d'argumentation) est à l'œuvre³¹.

C'est dans cette optique également que Lyndia Roveda, disciple de Fernand Hallyn, a dirigé un volume consacré à « Fontenelle, entre science et rhétorique³² ». Dans le même temps, des philosophes ou historiens des

l'économie dans l'article d'Yves Citton sur « Les comptes merveilleux de la finance : confiance et fiction chez Jean-François Melon » (*Féeries*, n° 2, 2004-2005, p. 125-160), ou, du même auteur, pour l'articulation du merveilleux de *La Poupée* de Galli de Bibiena avec le discours spinoziste, dans *l'Envers de la liberté* (Paris, Éd. d'Amsterdam, 2006), pour l'intrication des savoirs occultes (chimie, alchimie, etc.) avec le conte, mon étude « Conte, voyage et utopie : le voyage interplanétaire » dans *Téceserion* de Marguerite de Lubert (1737) (dans *Voyage, altérité, utopie – Aux Confins de l'ailleurs, Hommages offerts au professeur Jean-Michel Racault*, Paris, Klincksieck, 2008, p. 161-172) ou tout récemment *De la merveille à l'inquiétude : le registre du fantastique dans la fiction narrative au XVIII^e siècle* par Emmanuelle Sempère (Presses Universitaires de Bordeaux, « Mirabilia », 2009).

29. « Ces anticipations, ces voyages dans la Lune, ces fabrications de géants et de monstres sont, pour l'esprit scientifique, de véritables régressions infantiles. Elles amusent parfois, mais elles n'instruisent jamais. » (Gaston Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, 2004, p. 43)

30. « Il n'existe pas de contact pur avec un objet. Le regard est toujours dirigé, limité par des conditions précises, par des protocoles admis, par des fins explicites ou implicites, par un savoir déjà accepté, par des présuppositions et implications concernant les fondements et les fins, ou encore les valeurs mises en œuvre. » (Fernand Hallyn, *Les Structures rhétoriques de la science*, Paris, Seuil, 2004, p. 11. Voir également du même auteur l'article « Littérature et science », *Littérature*, n° 82, 1991)

31. *Ibid.*, p. 12.

32. *Revue Fontenelle*, n° 4, 2006. Citons également deux thèses qui témoignent de l'actualité de la question, l'une soutenue en mars 2008, de Frédérique Aït-Touati, *Cosmopoétique. Poétiques du discours cosmologique au XVII^e siècle* (Université Paris 7), l'autre en cours (soutenance décembre 2009)

sciences, Gérard Simon³³ ou Michel Blay³⁴, ont insisté sur la nécessité d'historiciser la science et la notion même d'esprit scientifique. À partir de là, la question de la conjugaison des savoirs et du conte à la fin du XVII^e et au XVIII^e siècle peut être ressaisie selon plusieurs modalités d'articulation avec des usages et des enjeux divers. Pour ma part, et à titre d'hypothèse, je distinguerai quatre types de rapports entre savoirs et conte, qui bien entendu ne sauraient être exclusifs les uns des autres mais dessinent des tendances, des lignes interprétatives :

– Un rapport *in praesentia*, rapport de co-présence, assez bien représenté par le concept de « dispositif » : le conte se présente comme un « dispositif » à savoirs, un espace, une chair où ils s'incarnent et se mettent en réseau. Je retiens, en effet, du concept, issu des sciences cognitives, l'idée d'un réseau de moyens intégrant le sujet lui-même et donc l'inscription corporelle et contextuelle de la cognition³⁵. Le « dispositif » le plus courant qui met en perspective les savoirs énoncés dans le conte, notamment historiques ou civilisationnels, anthropologiques³⁶, linguistiques (les différentes « matières » qui font du conte un patchwork) est sans doute le contage et la mise en « cadre » des récits. Jean-François Perrin analyse ainsi, chez Gueullette, la dimension critique du récit encadré, envisagé justement comme dispositif de relecture sceptique des cadres idéologiques qui sous-tendaient le document initial. Cette modalité d'articulation est celle de tous les recyclages. D'autres dispositifs peuvent résulter d'emprunts à des genres connexes, la relation de voyage, le voyage imaginaire ou l'utopie narrative, l'en-

de Guilhem Armand, *Poétique de l'hybride – Les fictions à vocation scientifique de Cyrano de Bergerac au Rêve de d'Alembert* (Université de La Réunion).

33. Gérard Simon, *Sciences et savoirs aux XVI^e et XVII^e siècles*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 1996.

34. Michel Blay, *La naissance de la science classique au XVII^e siècle*, Paris, Nathan Université, 1999.

35. Voir le bilan du colloque « Dispositifs et médiation des savoirs » de l'Université de Louvain (UCL) d'avril 1998, actes publiés sous le titre « Le dispositif. Entre usage et concept » dans *Hermès*, n° 25 (1999). Dans le volume, on peut retenir notamment la définition qu'en propose M. Linard : « Fondé sur la mise en système des agents et des conditions d'une action, un dispositif est une construction cognitive fonctionnelle, pratique, incarnée. Il présuppose quelque chose derrière la représentation préalable de l'effet visé et une logique de type dramatique qui combine la mise en scène des protagonistes, des rôles et des circonstances avec les règles du déroulement de l'action. Il se situe à l'opposé de l'opération informationnelle, définie comme traitement logico-symbolique de données abstraites hors-sujet et hors-interaction. »

36. Pour l'insertion dans le conte des nouveaux savoirs orientalistes, voir les deux articles, dans ce volume de Jean-Paul Sermain, « Tapis volants des *Mille et Une Nuits* » et de Jean-François Perrin, « Du conte oriental comme encyclopédie narrative : dépôts de savoir et matière de fiction dans les contes de Gueullette ».

retien : c'est le cas par exemple des contes-romans de Tiphaigne de La Roche, *Amilec* (1754)³⁷, pour la question de la génération, mais aussi, *La Giphantie* (1760) ou *l'Empire des Zaziris* (1761). Un cas également exemplaire est celui de l'ouvrage unique et posthume de Benoît de Maillet³⁸, diplomate puis inspecteur des établissements français de la Méditerranée : *Telliamed ou Entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français sur la diminuation de la mer, la formation de la terre, l'origine de l'homme*³⁹. Le protocole narratif est une intrication complexe de dispositifs empruntés à des genres aux frontières poreuses⁴⁰ : c'est un entretien scientifique où la matière géologique, biologique (sciences du vivant) est énoncée et structurée à la façon toute didactique d'un traité (« preuves de la diminution de la mer », « preuves de ce système par la disposition de nos terrains », « pétrification de cailloutages »⁴¹, etc.), le cadre étant pourtant celui du voyage imaginaire (avec références à Lucien et Cyrano), mais d'un voyage d'une certaine façon immobile puisque le seul déplacement dont il est question est celui des protagonistes, un Indien et un Français qui se retrouvent dans une zone « frontière », un espace autre, marginal par rapport aux deux espaces de référence de la France et de l'Inde, et qu'il n'y a pas de description d'une contrée lointaine et imaginaire. Ce qui est décrit, analysé, disséqué, c'est l'espace connu, quotidien, banal, d'un bord de mer, la pointe rocheuse d'une « presqu'île très étroite⁴² » qui peut se trouver dans n'importe quelle partie du monde. C'est le décrochage très progressif avec le réel et le surgissement simultané du merveilleux⁴³, sous la forme d'une machine sous-marine (une « lan-

37. Voir les deux études complémentaires sur *Amilec* dans ce volume de Philippe Vincent et d'Emmanuelle Sempère.

38. Si l'on excepte une très informée et sérieuse *Description de l'Égypte* (1735) où il était en poste en tant que consul de France, reprise et développée dans un manuscrit publié après sa mort, *Idée du gouvernement ancien et moderne de l'Égypte* (1743).

39. Amsterdam, L'Honoré et fils, 1748, 2 tomes (réed. Paris, Fayard, « Corpus », 1984). Benoît de Maillet meurt en 1738.

40. Outre le titre, l'un des indices probants de la complexité du dispositif est à trouver dans les préfaces : en plus du redoublement (qui n'est pas exceptionnel, on le sait, au XVIII^e siècle), d'une préface et d'une épître dédicatoire, la discordance, dans la proximité, des deux discours préfaciels, souligne la difficulté à installer un pacte narratif clair. En effet, la première préface instaure un discours auctorial, didactique et très long (119 pages !) avec pour référence Fontenelle, tandis que la seconde, actoriale (signée Telliamed, du nom du personnage de l'Indien dans la fiction), en propose un plus ludique, plus bref aussi (quelques pages) avec pour références Lucien et Cyrano.

41. Il s'agit de titres de chapitres de la *Première Journée*, *ibid.*

42. *Ibid.*, t. 1, p. 5.

43. Le glissement très progressif dans le récit merveilleux s'effectue au début de la *Première Journée*, lorsqu'on apprend que les « plongeurs » qui sont chargés de reconnaître les fonds marins

terne aquatique »), qui verse finalement le récit dans le conte, sans que le genre soit jamais vraiment défini. Ce décrochage, qui ne relève plus du « dispositif », amène alors à poser une deuxième sorte de rapport entre savoirs et conte.

– Ce deuxième type relève d'une certaine façon d'un effet d'absence, puisque la référence, le document, la matière savante, sont oblitérés : je parlerai donc, à la différence du premier, d'un rapport *in absentia*. Il s'agit en fait d'occulter, d'absenter, la matière documentaire pour lui substituer une matière merveilleuse. On peut donc parler aussi de rapport de substitution, voire de déplacement ou de détournement, notamment par un discours satirique et critique. Je ne détaille pas, c'est le cas de la plupart des contes libertins ou parodiques. C'est le traitement que Diderot (à l'intérieur là encore d'un dispositif d'insertion, en l'occurrence la lecture d'un journal faisant office de relation de voyage) réserve au clavecin oculaire du Père Castel (rebaptisé « brame noir ») qui devient une machine à déterminer la toilettes des insulaires⁴⁴.

– Une troisième modalité d'articulation entre savoirs et conte peut être définie par le procédé de la fable ou de l'allégorie : le rapport allégorique repose sur un jeu de voilé/dévoilé et détermine une fonction herméneutique. Il y a ainsi, nous apprend Marc Hersant, un « jeu » de l'anecdote et du conte dans les *Mémoires* de Saint-Simon. C'est également le cas de la matière politique et économique dans *l'Histoire du Prince Titi* de Saint-Hyacinthe : il y a incontestablement une fable économico-politique qui prend pour fondement les nouveaux savoirs économistes mis en place par Boisguilbert ou Melon mais le conte décline, en un feuilleté de significations parfois contradictoires, une pluralité de « leçons » économico-politiques, d'où, dans ce volume, le « dossier » Saint-Hyacinthe et la confrontation entre deux études⁴⁵ qui sont précisément deux points de vue, deux déroulements proches mais toutefois distincts de la fable.

– Enfin, je qualifierai de « rapport d'invention » ou de « modélisation », la dernière modalité d'articulation entre discours scientifique et conte merveilleux : le conte autorise une poétique de l'hypothèse,

sont « munis de bonnets de toile cirée avec des masques » qui leur permettent de rester des heures sous l'eau (*ibid.*, p. 9-10).

44. Diderot, *Les Bijoux indiscrets*, Paris, Gallimard, « Folio Classique », 1981, chapitre XIX « De la figure des insulaires et de la toilette des femmes ».

45. Celle de Magali Fourgnaud et la mienne.

une ouverture des possibles et une expérimentation modélisante⁴⁶. C'est la voie ouverte par Fontenelle dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes* – qui n'est pas un conte : sa conception probabiliste de la science renforcée par le développement de la probabilité mathématique dans les années 1660 s'exprime dans les *Entretiens* sous la forme du « pourquoi non ? »⁴⁷ et ouvre des possibilités narratives dont se saisissent les conteurs : bien sûr on pense aux voyages interplanétaires de M^{lle} de Lubert (*Tecserion*) ou de Voltaire (*Micromégas*) mais une longue tradition préexistait et même son renouvellement dans des fictions qui prenaient directement en compte les nouveaux savoirs astronomiques, Cyrano mais encore plus le très étonnant *Songe* de Kepler⁴⁸. Les inventions d'objets scientifico-merveilleux de Deslandes, Duclos (*Acajou et Zirphile*), Tiphaigne de la Roche, Benoît de Maillet remplissent aussi cette fonction de modélisation : les différentes théories de la génération proposées par *Amilec* ou *Telliamed* sont moins le résultat de théories préexistantes ou en débat, pourtant, dans *Amilec* du moins, tout à fait décelables, comme la pré-formation, animalculisme ou ovisme, l'épigénèse, que l'expérimentation modélisante d'une nouvelle théorie, résultant ou non du croisement des théories existantes, comme cela semble être le cas pour *Amilec* mais pas nécessairement pour *Telliamed* et son transformisme à partir du poisson. Le conte sert à former des hypothèses nouvelles et permet de les expérimenter, hors des limites forcément réductrices des conditions scientifiques d'une époque donnée : cela n'a rien d'un jeu ornemental, c'est la condition même de tout savoir.

Savoir consiste donc à rapporter du langage à du langage. À restituer la grande plaine uniforme des mots et des choses. À tout faire parler. C'est-à-dire à faire naître au-dessus de toutes les marques le discours second du commentaire. Le propre du savoir n'est ni de voir ni de démontrer, mais d'interpréter. Commentaire de l'Écriture, commentaire des Anciens, commentaire de ce qu'ont rapporté les voyageurs, commentaire des

46. Fernand Halryn explicite de la façon suivante la fonction modélisante des diagrammes analogiques en mathématiques : « L'icône remplit donc une fonction modélisante. Il est erroné de supposer que l'icône contient moins d'information que l'objet même. Certes, il ne représente pas la totalité de cet objet. Mais c'est là son avantage. Il peut être manipulé de manières qui ne sont pas toujours possibles avec l'objet même : on peut le simplifier ou le compliquer, l'agrandir ou le réduire. » (*Op. cit.*, p. 180)

47. Frédérique Aït-Touati, « Du fait au fait : poétiques de l'hypothèse chez Fontenelle et Huygens », dans *Revue Fontenelle*, n° 4, 2006, p. 41-60.

48. Kepler, *Le Songe ou Astronomie lunaire*, Michèle Ducos (éd.), Presses Universitaires de Nancy, 1984.

légendes et des fables : on ne demande pas à chacun de ces discours qu'on interprète son droit à énoncer une vérité ; on ne requiert de lui que la possibilité de parler de lui. Le langage a en lui-même son principe intérieur de prolifération⁴⁹.

Ainsi, il est bien légitime de s'interroger sur ce que peuvent les savoirs pour le conte et le conte pour les savoirs : le conte contribue à l'élaboration du savoir conçu non comme un contenu fermé, une boîte de Pandore, mais comme un discours incarné et ancré, *embarqué*, lui aussi, pour reprendre le mot de Pascal. À l'inverse, les savoirs (forcément multiples et divers, disjonctifs) actualisent le conte et font bien de ce genre renouvelé à la fin de l'âge classique un genre « moderne ». C'est pourquoi, à la toute fin, on comprend mieux, dans les silences même du *Parallèle* de Perrault, le rapport inductif entre savoirs et conte pour les Modernes : puisque la science, incontestablement, « progresse », le savoir n'est plus de l'ordre d'une vérité immuable, il n'est plus de l'ordre du vérifiable mais du vraisemblable⁵⁰ – et l'on reconnaît là un des traits fondamentaux de la nouvelle poétique fictionnelle du XVIII^e siècle. À partir du moment où l'on prend conscience que le savoir n'est pas une donnée mais une construction, toujours en devenir, la conjonction des théories vérifiées et des hypothèses invérifiables et même invraisemblables, est non seulement inévitable mais également nécessaire.

49. Michel Foucault, *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, p. 55.

50. « La poétique du vraisemblable permet ainsi d'échapper à l'exigence de vérifiabilité, et rejoint en cela l'hypothèse des mondes habités, vraisemblable mais non vérifiable [...]. La poétique de l'hypothèse proposée par Fontenelle correspond ainsi à la poétique qui se met en place à la même époque dans les romans courts et les contes galants, dans lesquels les mondes imaginés dépendant du bon vouloir de l'auteur autant que ce celui du lecteur, acceptant de leur accorder du crédit le temps d'un Soir. » (Fr. Aït-Touati, « Du fait au fiat », ouvr. cité, p. 58)